

Jocelyne ARQUEMBOURG, *L'événement et les médias. Les récits médiatiques des tsunamis et les débats publics (1755-2004)*

Paris, Éd. des Archives contemporaines, 2011, 191 p.

Jean-François Tétu

---



**Édition électronique**

URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/6759>

DOI : [10.4000/questionsdecommunication.6759](https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.6759)

ISSN : 2259-8901

**Éditeur**

Presses universitaires de Lorraine

**Édition imprimée**

Date de publication : 1 septembre 2012

Pagination : 324-327

ISBN : 978-2-8143-0120-7

ISSN : 1633-5961

**Référence électronique**

Jean-François Tétu, « Jocelyne ARQUEMBOURG, *L'événement et les médias. Les récits médiatiques des tsunamis et les débats publics (1755-2004)* », *Questions de communication* [En ligne], 21 | 2012, mis en ligne le 18 décembre 2012, consulté le 22 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/6759> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.6759>

---

en 1958, est le protagoniste et le témoin qui « ouvre la voie à un mode d'action subversive des écrivains des pays socialistes » (p. 310). Traduit d'un manuscrit et publié directement, son roman *Le Docteur Jivago* (1957) représente une nouvelle modalité de transferts, celle qui provoque une controverse autour de la traduction non-autorisée vers l'Occident et les difficultés d'ordre pratique, politique ou juridique entre des écrivains de l'Est et des éditeurs de l'Ouest de l'Europe (pp. 245-310). Depuis le milieu des années 60, ce schéma est adopté pour des écrivains connus comme Milan Kundera, Pavel Kohout, Paul Goma et Dumitru Tepeneag qui sont tous reçus en Occident en raison de leur dissidence (p. 310). Intitulée « Traductions de la contestation » (p. 387), la dernière partie montre la troisième configuration historique (1968-1989). Les crises politiques en 1968 mène au déclin de la puissance des réseaux communistes et leurs appareils partisans dans le transferts littéraire, et donc une restructuration de l'espace du transferts se produit dans des pays d'Europe de l'Est. Cette transformation contribue à « modifier l'équilibre des flux, les choix de traduction, le profil des auteurs traduits et leurs appropriations » (p. 389) dans l'espace intellectuel français. Grâce à l'intensification des aides financières fournies par l'Occident pour soutenir des écrivains dissidents, la traduction et la publication des œuvres non autorisées sont argumentées et renforcées. Cependant, le circuit officiel domine toujours l'importation des traductions en France sous l'influence des effets des politiques culturelles extérieures mises en place par les régimes communistes.

Située dans un contexte de domination politique, la recherche d'Ioana Popa contribue à une exploration approfondie des enjeux politiques sur les transferts culturels et la circulation internationale des ouvrages littéraires et propose une perspective socio-historique des rapports entre les intellectuels et le pouvoir politique. Elle a également participé à l'essor récent d'une sociologie de traduction avec un certain nombre de chercheurs comme Isabelle Kalinowski (*Une Histoire de la réception de Hölderlin en France*, thèse de doctorat de Lettres allemandes, université Paris 12, 1999), Johan Heilbron et Gisèle Sapiro (« La traduction comme vecteur des échanges culturels internationaux », pp. 25-44, in : Sapiro G., dir., 2008, *Translatio. Le marché de la traduction en France à l'heure de la mondialisation*, Paris, CNRS Éd.), puis Blaise Wilfert (« Cosmopolis et l'homme invisible. Les importateurs de littérature étrangère en France 1885-1914 », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 144, 2002, pp. 33-46)... À travers cette étude et ces travaux

antérieurs, est-ce qu'on peut explorer les conditions d'exercice des métiers écrivains dans autres pays socialistes comme la Chine, tester les observations obtenues et interroger sur des rapports entre ces intellectuels et pouvoir politique de leur pays ou encore leur modalité de transfert littéraire vers l'Asie ou l'Europe.

Miao Chi

CREM, université de Lorraine  
miao.chi@univ-metz.fr

## Médias, journalisme

Jocelyne ARQUEMBOURG, *L'Événement et les médias. Les récits médiatiques des tsunamis et les débats publics (1755-2004)*.

Paris, Éd. des Archives contemporaines, 2011, 191 p.

Le livre que Jocelyne Arquebourg a consacré à l'analyse de l'événement à partir du récit médiatique de deux tsunamis catastrophiques mérite d'être lu, questionné, discuté sous un triple point de vue. D'abord, il est une réflexion sur l'événement médiatique qui met en son centre la relation entre factuelisation et événementialisation, renouvelle fortement cette problématique en s'écartant résolument des perspectives média-centriques, fréquentes lorsqu'il s'agit d'étudier la « construction médiatique » d'une « affaire » ou de « problèmes sociaux ». Ensuite, il place exactement en son centre deux catastrophes, le « tremblement de terre » de Lisbonne en 1755 et les tsunamis de 2004 en Indonésie, ce qui n'est pas une mince affaire, mais permet de questionner à la fois les caractéristiques de l'événement « moderne » et surtout de revenir sur la question du « public » dans une perspective assez éloignée de « l'espace public » habermassien. Enfin, il met en évidence la multiplicité des interactions qui conduisent à une forme de récit médiatique original, notamment du fait que la catastrophe de 2004 intègre une foule d'images d'amateurs qui sont aussi victimes de ce qui se passe alors, et que la prolifération des dons interroge le lien entre l'information et la « solidarité ». C'est dire que ce livre d'une taille raisonnable (191 pages), de lecture assez aisée dans ses premiers chapitres, s'avère de plus en plus dense au fil des pages, et ne saurait se lire d'un trait, tant il mobilise une réflexion extrêmement nourrie. Nommer, catégoriser, déterminer, raconter : ces opérations, on le sait, ne sont guère le décalque d'un réel « en soi ». C'est le point de départ de toute analyse des constructions médiatiques.

Le livre de Jocelyne Arquembourg reprend donc logiquement cette question, mais avec deux orientations dont le lien fait l'originalité, la distinction phénoménologique entre fait et événement, d'une part, et, de l'autre, la complexité des interactions liées à la dimension sociale de l'événement, et en particulier les organisations non gouvernementales (ONG) qui ont dans cette affaire un rôle exceptionnel. Pour mettre cela en évidence, Jocelyne Arquembourg s'appuie sur une double comparaison : historique avec le tremblement de terre de Lisbonne, pour mettre à jour les processus d'observation, de collecte et d'assemblage des faits ; puis géographique avec le détour par un journal indien, en 2004, ce qui permet de distinguer les structures sous-jacentes à la mise en intrigue, les cadres d'interprétation et la disparité des réactions. Mais d'abord la notion d'événement doit être examinée. La sociologie des médias (voir Patrick Champagne, « La construction médiatique des malaises sociaux », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 90, 1991, pp.64-76) ne cherche guère à le définir et s'en tient en somme au paradigme usuel de la représentation : l'hypertrophie de l'événement médiatique n'est plus du côté de la réalité mais se confond avec sa représentation ; bref, c'est une opération d'altération du réel produite par la marchandisation, ou la domination...

L'idée d'opposer la réalité à sa représentation est en revanche heureusement absente des travaux qui se focalisent sur la construction discursive des événements (Eliséo Véron et ses successeurs, longtemps après les travaux passés largement inaperçus de Maurice Mouillaud, depuis *Langages*, 11, 1968 ou *Les Temps Modernes*, 350, 1972). Enfin, les analystes du discours intègrent davantage le sujet langagier (voir Patrick Charaudeau, *passim*), mais Jocelyne Arquembourg leur reproche de ne pas assez interroger le concept d'événement, ou, pour certains, sa composante narrative ; elle est à leur égard un peu injuste comme elle l'est aussi un peu à l'égard de Pierre Nora, qui avait pourtant très clairement montré le lien entre l'événement et l'éclatement des conventions préalables – « restructurer le cadre préétabli » écrit Pierre Nora (*Communications*, 18, 1972, p. 167).

Mais le but de Jocelyne Arquembourg est de montrer trois choses au moins : la dimension politique de l'expérience des sujets de l'événement (d'où le lien de l'événement avec la démocratie) ; ce que l'événement fait naître (ou plus exactement « advenir ») ; et enfin, le rôle de la dimension narrative et ses formes. Certes, il est nécessaire de savoir ce qu'on nomme

ici événement : on aura compris qu'il ne s'agit pas ici du mariage du prince Charles ou du bébé Sarkozy ; il s'agit de quelque chose qui affecte l'ordre du monde, et ne saurait se réduire à des causes, quel qu'en soit le nombre : le « fait » peut se lire à partir d'une causalité, parfois multiple, mais non l'événement, qui produit une rupture du temps (« avant vs après la guerre ») et ne peut se saisir qu'à partir de ce qui « advient » ; mais la phénoménologie de l'événement vise habituellement des individus, alors que la question est ici de savoir ce qu'il en est de l'expérience collective de l'événement. Une remarquable analyse d'un document de l'Agence France-Presse (AFP), publiée par *Le Monde* permet de distinguer finement la factualité d'un article (qui n'intègre pas le point de vue de ceux à qui arrive le séisme, qui homogénéise les temporalités de ce qui advient, qui annule la figure de l'énonciateur et de l'énonciataire dans la description), et l'irruption de l'événement comme un appel du sens qui n'a pas de réponse immédiate. Le mérite de cette analyse est de montrer l'imbrication entre la factualité et l'événementialité propre à l'événement médiatique, qui inscrit le passage d'un advenant individuel à un advenant collectif. Cette approche a l'avantage de récuser l'extériorité supposée des médias qui sont « impliqués par les modes d'apparaître de ce qui arrive », et permettent à l'information de devenir une ressource pour l'action collective. Évidemment, cela est le produit d'une configuration qui invite à revenir sur l'analyse du récit, déjà bien balisée. Jocelyne Arquembourg a un faible pour l'herméneutique ricœurienne qui s'affranchit de la clôture sémiotique, et déborde le récit comme objet d'analyse en soi, pour interroger ce qui s'accomplit dans, ou au travers du récit. Certes, nous savons bien que la spécificité du récit médiatique est d'être entrepris sans connaître la « fin », de n'avoir qu'une « fin en suspens » comme nous l'avons écrit depuis longtemps, mais l'originalité de Jocelyne Arquembourg est de chercher la manière dont l'occurrence d'un événement affecte des sujets, c'est à dire la nécessité de comprendre comment l'événement a reconfiguré le passé des sujets et quels avenir possibles il leur ouvre, ce qui est une façon originale de reprendre l'idée que nous exprimions naguère en disant que « l'information n'est pas tournée vers l'intelligibilité de ce qui s'est passé, mais vers l'attente de ce qui n'est pas encore ».

Jocelyne Arquembourg montre qu'« en tant qu'artefact, le texte du récit se constitue à partir de résidus ou de traces d'une activité narrative multiforme » (p. 52), ce qui invite à ouvrir une nouvelle herméneutique de ce type de textes. Le chapitre 4 est consacré la « mise en image », où elle reprend

et discute des choses parfois connues, de Roland Barthes à John R. Pierce, mais comporte au moins deux formulations stimulantes. La première est que « hors du contexte de l'événement, et avec le recul du temps, la même image devient emblématique de tout autre chose que de l'objet qu'elle représente par analogie » (p. 60), ce qu'on ne peut qu'approuver, et cela signifie que la réception collective échappe tout à fait à l'intention de l'*operator*. La seconde est que l'image peut être à la fois trace, index et représentation d'un objet singulier et que ce faisant, elle « condense et totalise l'événement dans son ensemble », modifiant le rapport attendu entre signe et référent. Condensation et totalisation, c'est ce qui fait qu'il faut un mois après le début des tremblements de terre (de l'Afrique du Nord à Cologne ou à Berne) et des inondations (qui ont affecté plus de 40 millions de km<sup>2</sup>) pour qu'ils deviennent « le désastre de Lisbonne » : un mois, et bien davantage, pour que ces accidents épars s'unifient et fournissent la « querelle de l'optimisme » où Voltaire et Jean-Jacques Rousseau s'affrontent sur les thèses de Gottfried W. Leibnitz.

Jocelyne Arquembourg poursuit ici deux objectifs : montrer comment des faits observés indépendamment les uns des autres deviennent « un » événement, et tenter de montrer l'articulation entre événement et débat public, autrement dit saisir le caractère contingent des débats d'idées dans cet « espace public bourgeois », ce que le travail de Jürgen Habermas laisse dans l'ombre (moins celui d'Arlette Farge sur l'espace public « populaire »). Mais d'abord, l'examen s'attache aux catégories des réactions (les secours, les actions religieuses, les débats), et montre comment le processus de nomination se construit en même temps que les observations des témoins oculaires et que leur traitement dans les gazettes rapproche le fait journalistique et le fait scientifique. Ensuite, elle examine « comment l'espace public s'empare de faits dont les mises en intrigue publiques sont entrées en résonance avec des valeurs, des croyances ou des représentations ». Certes, un nombre significatif de gazettes de l'époque maintiennent le caractère fragmentaire de l'événement, et cela est important car cela montre la double tendance de l'information, entre le fragment et la totalité, entre le territoire et la carte. La démonstration est convaincante : l'événement ne devient « un » que parce que journaux et acteurs (scientifiques et religieux) y investissent des principes explicatifs partagés. La factualisation « procède de l'institution d'un monde physique commun autonome » ; et l'effacement progressif des points de vue singuliers laisse la place à d'autres points de vue dans l'espace public. Phénomène

naturel ou signe de la Providence, le débat fit rage, et Jocelyne Arquembourg, sans doute limitée par la taille de l'ouvrage, laisse de côté la violence du débat (et celle de la très sainte Inquisition) pour s'en tenir à la fracture des cadres d'interprétation collectifs. Fracture des cadres, ou homogénéisation des mises en intrigue, c'est toute la question posée, deux siècles et demi plus tard, par un autre séisme, et les dizaines de milliers de victimes du Tsunami de 2004.

Ici, l'analyse est limitée à un corpus restreint, tiré des journaux *Le Monde* et *The Hindu*. Elle est guidée par ce que l'auteure nomme les « modèles d'ascription », c'est-à-dire la construction d'advenants collectifs, la solidarité internationale dans *Le Monde*, et la *Nation*, dans le journal indien, ce qui, à soi seul, est passionnant. Mais cela, pourrait-on dire, n'est que le prétexte, rigoureux, de ce qui constitue sans doute la question qui guide l'auteure tout au long de ce beau texte : « comment situer la posture énonciative des médias ? », et on sait que Jocelyne Arquembourg y excelle. Guidée par le fil rouge de ce livre (« à qui l'événement arrive-t-il ? »), elle s'attache d'abord aux images d'amateur qui interrogent vivement les analystes des médias, depuis les « war blogs » d'Irak, qui ont eu un rôle comparable à celui des grands photographes de la guerre du Viêt-Nam dans la perception du conflit. Ce sont peut-être les pages les plus troublantes de ce livre : comment ces images, souvent destinées au départ à la constitution d'une expérience commune par ceux qui l'ont subie, changent de fonction dans leur reprise par les journalistes de télévision, car il s'agit alors de montrer le regard des victimes à ceux qui n'ont pas vécu l'événement. Et le choc est si fort qu'il a déclenché un mouvement de dons de grande ampleur dont Jocelyne Arquembourg cherche à déterminer la nature, et qui ne répond à aucun appel explicite produit ou relayé par les médias. Ce n'est pas là une parenthèse, mais une dynamique du lien social qui rejoint les déplacements des postures énonciatives, assez inhabituels, dans une invitation à se mettre à la place de l'autre que détermine le jeu des première et deuxième personnes du singulier et du pluriel (voir par exemple, p. 141). Les indices énonciatifs organisent la relation spectateur/victime à partir d'une instance nouvelle liée aux images d'amateurs : ce n'est pas la victime que l'on voit, mais son regard qui ouvre une brèche dans le dispositif usuel de l'information par où l'événement (et non le fait) devient perceptible pour le spectateur. Jocelyne Arquembourg analyse finement l'imbrication subtile d'une triple « ocularisation » (selon François Jost), ocularisation interne de la part du vidéaste amateur,

externe de la part du journaliste, et ocularisation zéro des dispositifs techniques.

La dernière partie de l'ouvrage vise le rôle des médias dans la constitution des événements et des débats publics : « La place des médias doit être située au cœur (des) interactions comme le lieu où s'établit la "factualisation" de ce qui arrive de manière commune et où cette opération rend l'événement disponible aux débats d'opinion » (p. 173). Le témoin oculaire de Lisbonne s'effaçait en tant qu'agent d'un récit, alors que le témoin-victime de 2004 « réinvestit cette place à l'intérieur d'une intrigue dont il n'est plus le narrateur principal ». Le dernier point remarquable de cette étude où les interactions tiennent une place de choix, est d'emprunter à l'ethnométhodologie le caractère « processuel » de l'avènement de l'événement, de l'émergence du récit pour le Public moderne qui ne se mobilise, comme on l'a dit, que parce que l'événement est entré en résonance avec ses valeurs et croyances partagées.

Jean François Tétu  
ELICO, université Lyon 2  
jf-tetu@orange.fr

**Jean-Marie CHARON, Patrick LE FLOCH, *La presse en ligne.***

Paris, Éd. La Découverte, coll. Repères, 2011, 126 p.

La rencontre entre un sociologue, Jean-Marie Charon, et un économiste, Patrick Le Floch, tous deux spécialistes des médias, a permis d'apporter des points de vue complémentaires sur une nouvelle forme de média d'information. Et, pour cette première collaboration, les deux chercheurs font des infidélités à un thème qui leur est cher, la presse écrite. Ils ont choisi de travailler sur un aspect plus que d'actualité et qui fait couler, ces dernières années, beaucoup d'encre : la presse en ligne, titre de cet ouvrage. Dans ce dernier, les auteurs proposent de dresser un panorama de la situation de ce nouveau moyen d'information. Différents aspects sont abordés. Surtout, ce qu'ils souhaitent montrer, c'est que la presse en ligne entend bien innover et révolutionner les pratiques des autres médias et des journalistes. L'intérêt de l'étude réside donc dans la compréhension de l'évolution de l'information classique et dans celle de la transformation des supports numériques. D'ailleurs, Jean-Marie Charon et Patrick Le Floch comptent bien apporter leur expertise sur cette modification du travail des journalistes. Un point qui a beaucoup intéressé les chercheurs français (e.g. Denis Ruellan et Daniel Thierry) depuis

l'arrivée et, surtout, l'accélération de l'entrée des techniques dans la profession et à l'intérieur des rédactions. En effet, les premières recherches dans ce domaine consistent à montrer les conséquences de l'entrée de l'informatique sur le travail et les pratiques des journalistes. Ainsi apprend-on que les professionnels ont accepté ces changements car cette technique leur a permis de renforcer leur pouvoir au sein des entreprises médiatiques. Ensuite, un réseau d'une vingtaine de chercheurs regroupés au sein de l'observatoire de l'Institut universitaire de technologie de Lannion a observé, dans six pays différents, des mutations de l'information sur les sites web des entreprises de presse et de leurs concurrents. Une revue a d'ailleurs regroupé ces travaux (*MédiaMorphoses*, 4, 2002). Le résultat est loin de ce que l'on peut connaître aujourd'hui. Ces chercheurs montrent un certain scepticisme quant au développement du cyberjournalisme. Ce constat a perduré dans les décennies suivantes. Les travaux ultérieurs se sont attachés à observer les changements dans la pratique des professionnels mais aussi dans la diffusion d'informations sur la Toile. Pour Yannick Estienne (*Le journalisme après Internet*, Paris, Éd. L'Harmattan, 2007), entre autres chercheurs, le journalisme en ligne est davantage considéré comme une activité sédentaire.

Le début des années 2000 apporte une note de fraîcheur sur les objets étudiés. Les chercheurs français et étrangers se penchent sur d'autres phénomènes. Deux sujets se distinguent. D'une part, l'interrogation s'est portée sur les « webzines » et les « e-zines ». Franck Rebillard a étudié cette question et montré l'apparition de nouvelles pratiques d'écriture, de participation et de diffusion sur l'internet. D'autre part, des recherches s'appliquent à l'étude sur les blogs et sur le phénomène de « l'amateurisme » (c'est-à-dire, la diffusion de contenus sur le web par des personnes qui ne sont pas journalistes). Ces travaux permettent de montrer les moyens d'interaction et de participation du public, ce qui conduit à l'émergence de la notion de « journalisme-citoyen », si bien définie par Arthur Charity. Ainsi observe-t-on une transformation des genres médiatiques. C'est donc à partir de ces différents travaux que Jean-Marie Charon et Patrick Le Floch souhaitent apporter leurs ingrédients pour faire avancer la recherche sur la presse numérique. À cette fin, ils ont choisi d'aborder la question par une enquête. Les deux chercheurs ont procédé par une observation directe : une trentaine de sites d'informations et d'entreprises éditrices hexagonaux ont été passés à la loupe. Mais les auteurs ont bien conscience qu'il ne faut pas se contenter de ce qui a